

ANDRE GIDE, UN HÉRITAGE BOURGEOIS ET PROTESTANT

(Andre Gide, a middle-class and protestant legacy)

Elena Meseguer Paños*
Universidad de Murcia

Abstract: Born in Paris, André Gide, was however derived from two strains transplanted, his mother's family was from Normandy and his paternal family from Languedoc. The differences in the two families, through which itself wanted to explain his tenure ambiguity and his vocation as an artist, however, were not so great; Gide was a child of the upper middle class and born of two Protestant lineage. This legacy played a fundamental role in his psychology. Therefore, it seems particularly interesting to go back as far as possible in his childhood and reveal the genesis of the environment in which he was born, to better understand the motivations and mechanisms of his literary creation.

Key words: André Gide; legacy; upper middle class; protestantism; puritanism; freedom.

Résumé: Étant né à Paris, André Gide était pourtant issu de deux souches transplantées; sa famille maternelle était d'origine normande et sa famille paternelle d'origine languedocienne. Les différences de ses deux familles, à travers lesquelles lui-même voulut expliquer son ambiguïté foncière et sa vocation d'artiste, n'étaient pourtant pas si grandes; Gide était un enfant de la bonne bourgeoisie et né de deux lignées protestantes. Cet héritage joua un rôle fondamental sur sa psychologie. C'est pourquoi, il nous semble particulièrement intéressant de remonter aussi loin que possible dans son enfance et de révéler la genèse du milieu dans lequel il naquit, afin de mieux comprendre les motivations et les mécanismes de sa création littéraire.

Mots clé: André Gide; hérédité; bourgeoisie; protestantisme; puritanisme; liberté.

* Dirección para correspondencia: Elena Meseguer Paños. C/ José Cánovas Ortiz nº15 30570 Beniaján, Murcia (emeseguer@um.es).

1. Introduction

Né en 1869, André Gide est parisien. Il le demeurera toute sa vie. Jamais il ne s'installera ailleurs. Cependant, il était issu de deux souches transplantées et tout au long de son enfance et de son adolescence, pendant le temps des vacances, il reprit contact avec ses attaches provinciales. Il retrouvait à Rouen sa famille maternelle d'origine normande, et du côté d'Uzès le clan paternel, d'origine languedocien. Ces deux hérédités sont fondamentales par les éléments qu'elles apportèrent à l'enfant, non pas tant par les différences spécifiques de ses deux familles, à travers lesquelles lui-même voulut expliquer son ambiguïté foncière et sa vocation d'artiste, mais parce qu'il fut le produit d'une confession et d'un milieu spécifiques. André Gide était, en effet, un enfant de la bonne bourgeoisie: d'industrie du côté maternel, de robe du côté paternel. Il était également issu de deux lignées protestantes: essentiellement féminine et très pieuse du côté maternel; stricte mais libérale du côté paternel.

Ces théories sur sa double hérédité ont peu d'importance si ce n'est que Gide lui-même y croyait. Elles sont l'explication qu'il s'offre de son destin; elles lui permettaient de mieux rendre compte de sa division intérieure et présentaient sa vocation comme seule issue possible à sa difficulté d'être. Il n'existe aucun doute à ce que Gide souffrit d'être et de penser contre les mœurs et l'idéologie dominantes et que cette souffrance le poussa à l'offensive et à l'œuvre. Tant l'éducation protestante que son appartenance à la bourgeoisie jouèrent un rôle fondamental sur sa psychologie. Il est important de souligner que dans le cas d'André Gide, plus que pour n'importe quel autre écrivain, vie et littérature sont intimement liées. C'est pourquoi, il nous semble particulièrement intéressant de remonter aussi loin que possible dans son enfance et de révéler la genèse du milieu dans lequel il naquit, afin de mieux comprendre les motivations et les mécanismes de sa création littéraire. Nous tâcherons donc de souligner les différences sociales des deux familles mais aussi leurs similitudes, de manière à tenter d'expliquer le caractère de notre auteur. Nous examinerons en premier lieu, la confession à laquelle appartiennent les deux familles, puis le milieu.

2. Origines protestantes familiales

2.1. Le protestantisme français

Au XVI^e siècle, une génération après Luther, Jean Calvin organisa la Réforme de l'Église, de la doctrine et du rôle de l'Église et de l'État à Genève et en France. Celui-ci reprendra le message essentiel de Luther sur le salut gratuit en Jésus-Christ pour celui qui croit. Comme lui, il proclamera la justification par la foi seule, *sola fide*, et non par les œuvres et affirmera que l'Écriture est le seul fondement de la vérité, *sola scriptura*. Mais

tandis que Luther centre son message sur Jésus-Christ, Calvin le centre davantage sur Dieu, à qui revient toute gloire : *Soli Deo Gloria*.

En France, les idées de Luther s'étaient répandues dès 1520, malgré l'opposition des autorités. À partir de 1540, sous l'influence de Jean Calvin, une nouvelle Église se structure. L'apparition du parti protestant conduit à une réaction catholique. Les désordres menacent le pouvoir royal, conduisant aux guerres de religion qui débutent en 1562. Henri IV imposera l'édit de Nantes en 1598, mettant ainsi fin à trente-six ans de guerres. Il institue l'égalité civile entre protestants et catholiques et permet à la minorité protestante d'exister pendant près d'un siècle, mais enfermée dans le carcan juridique d'une réglementation qui limite la pratique du culte réformé. Cependant, pour le catholicisme animé par l'esprit de la Contre-Réforme, il ne pouvait s'agir que d'un répit. En 1685, Louis XIV révoqua l'édit de Nantes et signa l'édit de Fontainebleau. Cette révocation entraîna l'exil de nombreux protestants vers les pays de refuge. Ce sera le cas d'une partie de la famille paternelle d'André Gide qui émigra à Berlin, en Suisse et en Alsace et d'une partie de sa famille maternelle, du côté Pouchet, qui émigrera en Angleterre. Ceux qui resteront en France devront se convertir. L'émigration de plus de 200.000 huguenots français, qui prirent le risque de s'exiler vers les pays protestants d'Europe, se fit en deux vagues : la première lors des guerres de religion, surtout après le massacre de la Saint-Barthélemy, la deuxième, la plus importante après la révocation de l'édit de Nantes. Dans les provinces du sud de la France, la résistance sera d'abord violente avec les guerres de camisards, puis clandestine jusqu'à l'édit de tolérance de 1787. Celui-ci marquera le début de la reconnaissance de la communauté protestante. La réintégration sera l'œuvre de la Révolution. Le Concordat de 1801, complété par les Articles organiques, règlera la vie des Églises, catholiques comme protestantes.

Le XIX^e siècle sera pour le protestantisme français celui d'un intense «renouveau» dans tous les domaines: effervescence intellectuelle, confrontation théologiques, nouvelles idées dans les domaines de la vie civile et sociale. Peu à peu, les Églises reconstitueront leurs communautés et leur encadrement religieux dans les facultés de théologie. Le caractère assez libéral du régime ainsi que la politique scolaire adoptée¹ convient à la majorité des protestants, surtout à la bourgeoisie qui reste en possession de l'essentiel du pouvoir par l'intermédiaire du vote censitaire. C'est à cette époque que s'épanouit le nouveau visage social du protestantisme avec ses hommes d'affaires, ses banquiers, ses réseaux familiaux aussi bien à Paris et à Nîmes qu'en Alsace. Tant la famille paternelle que la famille maternelle de Gide font partie de cette bourgeoisie protestante qui se développe à cette époque.

Dans l'une et l'autre de ses deux familles, André Gide décelait un ensemble de traits caractéristiques de la mentalité du protestant français: la dévotion à la Bible, considérée comme l'autorité religieuse suprême et sa libre interprétation; la pratique du libre examen sans intermédiaire sacerdotal; le refus de la hiérarchie ecclésiastique, du culte de la Vierge

1 La III^e République rend obligatoire l'enseignement primaire, qui devient gratuit et laïc.

et des saints, de certains sacrements; le sentiment d'appartenir à une minorité ou, plus exactement, à une élite longtemps et injustement persécutée; et surtout le dogmatisme moral et le puritanisme des mœurs, deux des préceptes fondamentaux de son éducation. À ce propos, Émile Léonard dans son ouvrage *Le protestant français* (1955) fixe ainsi l'attitude de cette génération protestante devant la Morale:

Tandis que le protestantisme pose la nécessité du libre-examen pour permettre l'assimilation personnelle des croyances religieuses [...], il n'hésite pas à adopter une attitude assez différente dès qu'il s'agit de la vie morale. Celle-ci n'est plus soumise à l'examen; elle doit, comme par définition, être subie sans discussion... [...] L'important devient l'accomplissement de la consigne et de sa transmission aux générations futures... Douter intellectuellement, c'est chercher Dieu; douter moralement, c'est le fuir (Léonard 1955 : 198).

De plus, les dangers du dogmatisme protestant sont aggravés par l'accent presque exclusivement mis sur la pureté sexuelle:

Dans la société bourgeoise, le péché c'est le vol; pour la société puritaine, c'est l'infraction sexuelle. A la faveur de cette curieuse réduction du domaine moral s'est glissé l'idée que des anomalies comme l'orgueil, l'hypocrisie, la dureté de cœur, l'avarice pouvaient être considérées comme en marge du problème moral, accaparé par le problème sexuel au nom redoutable (Léonard 1955 : 199).

Voyons à présent quelle est l'histoire des origines protestantes de ces deux familles.

2.2. La lignée maternelle: un protestantisme essentiellement féminin

Les Rondeaux avaient été très certainement catholiques avant la Révolution, ce qui poussa Gide à se représenter «assis à un carrefour de religions». Cependant, à la naissance de celui-ci, il ne restait à peu près rien de l'ancienne influence catholique. La famille devint protestante lorsque Charles Rondeaux, dit de Montbray, conseiller à la cour des comptes et descendant d'une vieille famille d'armateurs et de négociants en épices et en denrées coloniales, épousa en secondes noces en 1781 Anne-Marie Dufou, jeune fille protestante, issue de Bolbec, près du Havre. Comme beaucoup de bourgeois instruits de l'époque des Lumières, il croyait davantage aux sciences et aux belles-lettres qu'à la religion. Depuis ce mariage, la famille était devenue libre-penseuse du côté des hommes et protestante du côté des femmes: l'arrière grand-mère, la grand-mère, et la mère d'André Gide appartenaient à l'Église réformée et toutes éduquèrent leurs enfants dans un protestantisme ardent.

À la génération suivante, il se produisit la même situation. Édouard Rondeaux, grand-père maternel de Gide et agnostique, épousa au temple, une jeune protestante, Julie-Judith Pouchet, originaire également de Bolbec, et accepta que ses cinq enfants fussent élevés dans le culte réformé. C'est lui qui achètera les demeures normandes que connaîtra Gide: l'hôtel rouennais de la rue de Crosne, le manoir de Cuverville, le château d'Amfreville-la-Mivoie, près de la Seine; enfin le château et les terres de La Roque-Baignard dans le pays d'Auge. Édouard Rondeaux était un bon vivant, jovial, dont le caractère s'opposait totalement à celui de son épouse.

La grand-mère de Gide, Julie Rondeaux-Pouchet, quant à elle, était une femme pieuse, austère, timide, qui recevait à sa table rue de Crosne non seulement les pasteurs de la ville, mais les personnalités importantes du clergé huguenot de passage à Rouen. Cependant, elle ne les recevait pas toutes; Julie Rondeaux-Pouchet était une fervente et intransigeante partisane de la tendance évangéliste et orthodoxe de l'Église réformée, opposée à toutes les avancées et les propositions du protestantisme libéral. Aussi, lorsque son fils Henri décida de se faire catholique, cela constitua le drame de sa vie. «Ma grand-mère, en ouvrant une armoire dans la chambre de son fils, tombait à la renverse évanouie: c'était un autel à la Vierge» (*Si le grain ne meurt*: 413).

2.3. La lignée paternelle: un protestantisme austère

La lignée des Gide est probablement d'origine italienne. Selon certaines sources, à la fin du XV^e siècle, des *Guido* auraient quitté Florence à la fin du XV^e siècle et émigré en France². Ceux-ci auraient opté pour la réforme, et la révocation de l'édit de Nantes les aurait dispersés entre Genève, Berlin, l'Alsace, la région nîmoise, et finalement autour d'Uzès, qui au XVI^e siècle était la cinquième ville protestante de France. La petite communauté calviniste fut fort marquée par les persécutions et par la résistance qu'elle lui opposa:

Ceux de la génération de mon grand-père gardaient vivant encore le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux, ou du moins certaine tradition de résistance; un grand raidissement intérieur leur restait de ce qu'on avait voulu les plier. Chacun d'eux entendait distinctement le Christ lui dire, et au petit troupeau tourmenté: «- Vous êtes le sel de la terre; or si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on?» (*Si le grain ne meurt*: 375).

L'arrière grand-père de Gide, Jean-Pierre Gide, notaire à Uzès, était un protestant très strict dont le dogmatisme moral s'alliait au libéralisme intellectuel. Il était issu d'une ancienne famille de protestants cévenols. Son fils, Tancrede, grand-père de Gide, épousa

2 D'après un cousin d'André Gide, Gustave Gide, qui lui adressa quelques lettres à ce sujet en 1893.

à Nîmes Clémence Granier, issue elle aussi d'une vieille famille de protestants cévenols, dont il eut cinq enfants. Cependant, seuls deux de ces enfants vécurent plus d'un an: Paul, père d'André, né en 1832 et Charles, né quinze ans plus tard.

Gide ne connut pas son grand-père, déjà mort quand il vint au monde. C'est à travers les récits de sa mère, enthousiasmée par l'élévation morale et la piété de Tancrède Gide qu'il en entendit parler.

Elle m'en parlait comme d'un huguenot austère, entier, très grand, très fort, anguleux, scrupuleux à l'excès, inflexible, et poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime... Ceux de la génération de mon grand-père gardaient vivant encore le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux, ou du moins certaine tradition de résistance; un grand raidissement intérieur leur restait de ce qu'on avait voulu les plier. Chacun d'eux entendait distinctement le Christ lui dire, et au petit troupeau tourmenté: « - Vous êtes le sel de la terre; or si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on? » » (*Si le grain ne meurt*: 372 et 375).

Selon Delay,

Persécuté jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle, marqué par l'expérience du Culte du désert et de la résistance camisarde, le protestantisme méridional a gardé une tradition de non-conformisme, le goût du petit troupeau et des vertus d'une élite, la fierté de ses temples modestes et pauvres qu'il oppose volontiers à la pompe romaine, une notion austère du culte qui n'est pas sans analogies avec le jansénisme (Delay 1956: 58)

Émile-G. Léonard explique également ainsi le repliement souvent reproché aux protestants:

Les réflexes formés par de longues périodes de sévices ou de pression, de prudence et d'isolement forcés y sont pour beaucoup. [...] dans les régions où les protestants se sont battus, où en définitive ils ont été vainqueurs, où ils sont nombreux et où souvent ils se croient plus ou moins les maîtres, l'assurance de leur minorité-noblesse leur donne, et dans toutes les classes, un complexe de supériorité aussi net (Léonard 1955: 114).

Gide fut élevé dans le culte de ce grand-père. C'était un homme qui possédait une certaine tendance à vivre dans le domaine des idées et une forme d'indécision, dont sa carrière souffrit quelque peu. On retrouvera ce trait de caractère chez ses deux fils, Paul et

Charles et, considérablement accentuée, chez son petit-fils, André. Tancrède Gide, retiré dans son hôtel d'Uzès, s'occupait presque uniquement de l'instruction morale et religieuse des élèves de l'école du Dimanche, et bien sûr de celle de ses propres enfants.

Plus tard, Paul Gide et Juliette Rondeaux élevèrent à leur tour leur enfant dans la foi protestante. Juliette Gide sera cependant la détentrice des valeurs religieuses, puisque Paul Gide qui était moins pratiquant, mourut jeune. Gide n'avait alors qu'onze ans.

2.4. André Gide protestant

Paradoxalement, malgré l'éducation protestante que Gide reçut, il découvrira lui-même «parfaitement interloqué», lors de son entrée à l'École alsacienne qu'il était protestant et que d'autres élèves pouvaient être catholiques: «[...] car mes parents s'étaient gardés de me laisser connaître que la foi de tous les Français pouvait ne pas être la même». À la question de savoir s'il était «catholique ou protescul?», il ne trouve rien à répondre. Un camarade dû lui expliquer que les catholiques étaient ceux qui «croient à la Sainte Vierge». «Sur quoi je m'écriai qu'alors j'étais sûrement protestant» (*Si le grain ne meurt*: 420).

Chacune des particularités de l'influence confessionnelle du protestantisme devait se retrouver chez André Gide, sous des formes parfois surprenantes. Voyons de quelle façon celle-ci se manifeste chez l'écrivain. Franck Lestringant considère que «par bien des aspects, la sensibilité religieuse du «premier» Gide s'accorde à celle du Réveil» (Lestringant 2011: 24), auquel correspondrait sa foi inquiète et ardente qui l'incline au mysticisme, son souci du salut personnel et de la justification. Bien sûr, Gide ne put être témoin direct du «Réveil», mais il fut témoin des survivants, notamment de Jean-Jacques Keller, fondateur de la pension Keller, où il passa une partie de sa scolarité secondaire. «Les tendances authentiquement puritaines que l'on a parfois décelées chez Gide remontent sans nul doute à ce courant revivaliste venu d'Angleterre en France et passant notamment par la Normandie» (Lestringant 2011: 24). Ces tendances seraient de nature contradictoire, puisqu'il y aurait dans le puritanisme un facteur d'ordre, mais aussi de désordre. Toujours selon Lestringant, le non-conformisme de Gide, qui ira s'affirmant et s'accroissant sa vie durant, trouve sans doute là sa source première et non pas dans une réaction contre l'éducation reçue. Ses prises de position les plus hardies, en matière de morale sexuelle ou de politique sociale ou coloniale, ne seraient nullement une rébellion contre sa culture d'origine, mais au contraire une fidélité envers une certaine conception de la liberté chrétienne, lorsque plus tard, la référence au christianisme commence à s'estomper. Tel est en effet le paradoxe de la liberté chrétienne posé par Luther, et plus tard par Calvin hors d'Allemagne «celui qui se rend infiniment esclave vis-à-vis de Dieu, se rend infiniment libre vis-à-vis des hommes» (Lestringant 2011: 25).

Un autre trait propre à Gide typiquement protestant, serait la haine de soi. En effet, Gide décrit l'enfant qu'il fut comme un composé d'ombre, de laideur et de sournoiserie.

«À cet âge innocent où l'on voudrait que toute l'âme ne soit que transparence, tendresse et pureté, je ne revois en moi qu'ombre, laideur, sournoiserie» (*Si le grain ne meurt*: 349-350). Puis, il se représente d'après une photographie, «blotti dans les jupes de [s]a mère, affublé d'une ridicule petite robe à carreaux, l'air maladif et méchant, le regard biais» (*Si le grain ne meurt*: 350). Gide ne se revoit jamais enfant sans s'affubler des qualificatifs les plus dépréciateurs. Cet aspect de sa personnalité, sur lequel nous reviendrons plus tard, aurait été inculqué dès l'enfance par sa mère, qui, comme nous le verrons détestait toute complaisance envers soi-même et repoussait avec rudesse chez son fils toute manifestation d'amour propre.

Mais surtout, le trait hérité du protestantisme qui marquera le plus Gide et qui curieusement le poussera vers le symbolisme, est son austère vertu. Rappelons qu'en 1891, Gide entra dans le monde littéraire et que cette entrée coïncida avec «le banquet des symbolistes» organisé en l'honneur de Jean Moréas. Il y fera la connaissance de Stéphane Mallarmé, qui deviendra pour lui un véritable maître à imiter et à révéler, un père d'élection par l'entremise duquel il découvrira une école, des camarades et un programme. Il fréquentera dès lors les Mardis de la Rue de Rome et les Samedis de Heredia où il côtoya les artistes consacrés du temps, se répandant dans le monde et se faisant connaître. Gide se proclamera peu après symboliste dans une lettre qu'il écrivit à Valéry. Son adhésion au mouvement, qui s'accordait en profondeur à son tempérament et à ses goûts, marqua durablement son style et sa conception de la littérature.

Son austère vertu, inculquée dès le plus jeune âge, lui permit donc d'énoncer un idéal d'abnégation totalement pure, en accord avec celui du symbolisme, pour qui la littérature est le but, la fin même de la vie. En effet, selon Schmidt, pour Gide, la personnalité de l'artiste n'est elle-même qu'un symbole. Tel le symbole qui doit s'effacer devant l'Idée lorsqu'il l'a révélée, la personnalité doit disparaître devant la limpidité de l'œuvre. Ainsi le symbolisme contraind-il à perdre sa vie propre, à y renoncer. «Gide fait de la morale une conséquence de l'esthétique» (Schmidt 1969: 91). Le renoncement auquel celui-ci s'engage n'est pas un renoncement à la vie elle-même, mais un refus d'affirmer la réalité de la vie devant la suprême réalité de l'œuvre d'art. Plus tard, au terme d'une série de réflexions sur la religion et d'un voyage qui le porte à goûter toutes les sensations, toutes les impressions, il ne renoncera plus alors à soi en faveur de l'œuvre d'art, mais du monde entier. Ce renoncement négatif que lui enseigne le symbolisme, flattant en lui la manie protestante de l'ascèse, se transformera en un renoncement positif; la disponibilité.

3. Origines bourgeoises familiales

Il nous a donc été loisible de constater que les deux familles appartenaient à une même confession, le protestantisme. Nous devons à présent souligner qu'elles étaient également de

même classe et appartenait à la même bourgeoisie de notables. Les Rondeaux, d'origine paysanne, étaient progressivement devenus une famille de la haute bourgeoisie rouennaise. Les Gide, d'origines ancienne et aristocratique (les Guido de Florence au XV^e siècle), représentaient typiquement en Bas-Languedoc une famille de notables. Les uns et les autres étaient des bourgeois, mais ils n'en appartenaient pas moins à deux bourgeoisies un peu différentes par la fortune, les professions et la culture. Avant 1789, les deux arrière-grands-pères d'André Gide étaient l'un et l'autre fortunés, cependant ils furent ruinés par la Révolution.

Cependant, Charles Rondeaux-Montbray reconstitua sa fortune. En 1860, la succession de son fils Édouard Rondeaux est estimée à un million et demi de francs, et celui-ci, gros fabricant d'indiennes, arrondira considérablement le patrimoine de la famille. L'argent des Rondeaux est le fruit d'une accumulation familiale et progressive; des usines de tissage, des établissements commerciaux, des bateaux, des entrepôts, des terres, des châteaux, des fermes, ce n'est pas de l'argent gagné dans des spéculations douteuses et des opérations financières scabreuses, il est au contraire le triomphe de l'honnêteté, de la respectabilité et du travail.

Au contraire, le fils de Théophile Gide, le président Tancrède Gide, que préoccupaient d'autres valeurs, se contenta d'une situation matérielle modeste et vécut de son traitement de magistrat. À la naissance d'André Gide, la fortune venait exclusivement du côté maternel et normand. Les Rondeaux apparaissent très représentatifs d'une bourgeoisie dite capitaliste, classe possédante, mais aussi classe laborieuse. L'effort des générations successives dans la lignée maternelle de Gide, fut orienté vers les réalisations pratiques et le profit. Certains traits attribués par Gide à la mentalité «normande» paraissent surtout le fait d'une mentalité bourgeoise: l'importance attachée à la propriété, à l'argent, aux signes extérieurs de prospérité et de respectabilité, le souci du conformisme, des convenances et en particulier ce point d'honneur mis à «tenir son rang», qu'il a souvent souligné.

Alors que l'on distingue chez les Gide les traits d'une autre bourgeoisie; sans fortune, intellectuelle, libérale, faite de magistrats et d'universitaires, plus soucieux de culture que de biens matériels et d'œuvres de l'esprit que de réussites dans les affaires. Leur libéralisme d'ailleurs, face au conservatisme des Rondeaux, est sensiblement plus répandu dans les professions libérales qu'au sein de la bourgeoisie industrielle et commerçante.

Tout au long de sa vie, Gide ne cessa de se chercher, de faire le partage entre les plis et les déformations que son éducation avait imprimé en lui et sa vraie nature. Cependant, il semble que cette entreprise fut impossible à effectuer; tant le protestantisme, comme nous venons de voir, que la bourgeoisie, impriment leur marque dès l'enfance. Pour Pierre Lepape,

La bourgeoisie n'est pas, pour Gide, comme elle l'était pour les bohèmes de 1850, un concept polémique, une caricature à abattre, un système de valeurs à mo-

quer et à détruire. C'est l'air de son enfance, le regard de sa mère, l'absence de son père. L'ennui confortable et comme le contraire de la vie: la permanence d'un regard d'autrui qui vous décrète coupable, indigne, menteur et hypocrite. La bourgeoisie est une totalité concrète (Lepape 1997: 30-31).

3.1. Les bourgeois

Mais que veut dire être bourgeois au XIX^e siècle? Pour être bourgeois et pour le demeurer il faut avant tout posséder de l'argent. L'argent en effet, permet d'appartenir à un monde à part, celui de l'indépendance et de la richesse absolue. L'argent est comme le sexe, un sujet tabou. Il est exclu des conversations familiales, mais il est présent implicitement dans tous les discours, le motif de toutes les disputes, l'objet de toutes les alliances. Il est la raison pour laquelle en 1870, les bourgeois refusent l'idée de l'impôt sur le revenu, qu'ils considèrent une atteinte insupportable aux libertés, une inquisition de l'État dans le domaine, entièrement privé, de la fortune.

Pour gérer sainement la fortune, il est indispensable de posséder un fort «sens de l'épargne», qui cache une solide avarice. Ces millionnaires font l'économie de tout; tout est sous clé, tout est soumis à inventaire, le sucre, l'huile, le vin, la chandelle, les mouchoirs, les draps. La ménagère bourgeoise tient scrupuleusement jour après jour le compte de ses moindres dépenses. Les domestiques sont considérés comme des voleurs en puissance et des libertins, qu'il convient pour leur salut moral de surveiller de près. Mme Paul Gide était un clair exemple de bonne ménagère bourgeoise. Jean Delay rend compte dans sa biographie de ce trait caractéristique de la mère de l'écrivain:

Les registres nombreux, qui ont été conservés, où elle faisait ses comptes et relevait ses moindres dépenses, jusques et y compris les «dépenses d'André», alors dans l'âge le plus tendre, témoignent de vertus bourgeoises poussées à un haut degré de perfection et de la rigueur de son administration ménagère. [...] Les domestiques étaient tenus à l'œil et par un œil regardant (Delay 1956: 84).

Car enfin la supériorité bourgeoise est sans cesse menacée, de l'extérieur par l'envie sociale, l'immoralité, la paresse mais surtout de l'intérieur. La place d'élite qu'elle occupe vient du sens continu du devoir qu'elle sait imposer à ses membres et qui est le résultat d'une éducation, d'un «dressage» dira Lepape, qui fait «d'un enfant spontanément paresseux, menteur et jouisseur, un bourgeois adulte» (Lepape 1997: 33).

D'autre part, dans la famille bourgeoise traditionnelle, la femme, contrairement à l'homme, qui par ses costumes sombres n'affiche qu'austérité, se doit de manifester à travers le luxe des tissus et l'éclat des bijoux qu'elle porte, leur niveau de fortune. Cependant, rien de tel chez les Rondeaux-Gide, car l'idéologie protestante élimine tout

désir de paraître. Dans son ouvrage *Les bourgeois de Paris au XIX^e siècle*, Adeline Daumard manifeste cependant, que les usages impliquaient que la femme bien élevée ne se fit pas remarquer (Daumard 1970:186). Dans la société pudibonde du XIX^e siècle, le bon ton exigeait de la femme une extrême réserve. Elle va même jusqu'à parler de mise simple presque disgracieuse, d'absence de coquetterie et de chasteté dans leur maintien, ce qui pourrait parfaitement correspondre au portrait de Juliette Gide, qui se sentait en outre probablement laide et dissimulait un profond sentiment d'infériorité :

Ma mère allait bientôt atteindre l'âge d'être mariée; il parut à plus d'un qu'Anna Shackleton encore jeune elle-même et, de plus extrêmement jolie, pourrait faire du tort à son élève. La jeune Juliette Rondeaux était du reste, il faut le reconnaître, un sujet quelque peu décourageant. Non seulement elle se retirait sans cesse et s'effaçait chaque fois qu'il aurait fallu briller; mais encore ne perdait-elle pas une occasion de pousser en avant M^{lle} Anna (*Si le grain ne meurt*: 364).

Ceci est également valable pour Gide qui évoque sa souffrance à être toujours «hideusement fagoté» par sa mère, soucieuse de ne pas donner à son fils le sentiment qu'il était plus riche que d'autres:

Je portais de petits vestons étriqués, des pantalons courts, serrés aux genoux et des chaussettes à raies; chaussettes trop courtes, qui formaient tulipe et retombaient désolément, ou rentraient se cacher dans les chaussures. J'ai gardé pour la fin le plus horrible: c'était la chemise empesée, [...] espèce de cuirasse blanche qui s'achevait en carcan (*Si le grain ne meurt*: 405).

D'autre part, dans la famille bourgeoise traditionnelle, les hommes règnent mais les femmes gouvernent. Ce sont elles qui se chargent d'inculquer leur culture de classe de la manière la plus scrupuleuse et attentive qui soit: les obligations, les préjugés, le conformisme. Dans la bourgeoisie, la tradition religieuse se transmettait par les femmes. Les femmes donnaient à la religion une place plus importante que les hommes. «Il paraît vraisemblable que l'influence des traditions religieuses transmises par les femmes contribua à la pérennité de la morale chrétienne» (Daumard 1970: 191). Elles étaient spécialement conservatrices dans le domaine de la morale.

Gide subira ce système éducatif exercé aussi bien par sa mère que par ses tantes, tant et si bien, que l'enfant qu'il était en viendra à considérer tout élément extérieur, toute incursion à ses normes de classe comme «des agressions de la bassesse, de l'inculture et de l'abandon moral dont il convient de protéger les jeunes âmes» (Lepape 1997:

38). Dans sa biographie, Lepape fait allusion à l'épisode au cours duquel Gide enfant prenait plaisir à écouter les chansons niaisées que fredonnait Constance la couturière et à la façon dont celui-ci se reproche de n'avoir pas su fermer ses oreilles à ces rengaines misérables.

- Voici bien du bruit pour un inoffensif fredon! – Parbleu! ce n'est pas à la chanson que j'en ai; c'est à l'amusement que j'y pris; où je vois déjà s'éveiller un goût honteux pour l'indécence, la bêtise et la pire vulgarité(*Si le grain ne meurt*: 388).

Cependant, la morale était le principal souci de Juliette Gide et elle y subordonnait tous les autres. Celle qui lui avait été enseignée et qu'elle avait ardemment adoptée, en la rendant de plus en plus étroite, était la doctrine, calviniste ou janséniste, du moi haïssable. Pour elle le devoir était de contrarier la nature au prix d'un constant effort et c'est dans cet esprit qu'elle éleva son fils. L'accent fut mis, comme dans toute éducation huguenote, sur la pureté sexuelle. Son puritanisme ne se limitait pas seulement à une attitude vis-à-vis de la sexualité, il s'étendait au plaisir sensible sous toutes ses formes, fussent-elles religieuses. Le souci presque unique de Juliette Gide fut d'inculquer à son fils les bons principes et les bonnes manières selon les stricts préceptes de sa morale puritaine et bourgeoise. Ceci occasionna de perpétuelles discussions entre mère et fils.

4. Conclusion

Ainsi commençait, sous des formes enfantines, le combat qui fut celui de la jeunesse d'André Gide: un effort, timide d'abord, puis de plus en plus impatient, pour secouer le joug de l'autorité maternelle. En effet, tout au long de sa vie, Gide dut combattre durement le puritanisme le plus strict et la morale de privations dans lesquels il fut élevé, pour s'en libérer. Ayant vécu à l'intérieur des remparts d'une bourgeoisie étriquée, dont il sentit très tôt l'étroitesse, il s'efforça de s'en évader. Cet héritage que nous venons d'évoquer, conformera sa personnalité et le conduira à produire l'œuvre romanesque qu'on lui connaît. Une œuvre qui dévoile un désir constant de liberté – ses premiers écrits, en particulier – qui manifeste une émancipation progressive et affirme peu à peu l'originalité de sa voix littéraire. Vers 1895, André Gide commença à se détacher de la morale et de la métaphysique chrétiennes. Les réflexions qui le portent alors à rompre avec la religion, donneront naissance à une nouvelle conception de la morale et de la littérature, opposant à l'éthique chrétienne, une éthique païenne et à l'art loin de la vie, un art près de la vie. Ses écrits seront alors le reflet fidèle de cette transformation et deviendront l'instrument par lequel Gide atteindra la liberté, à laquelle depuis toujours il aspirait.

BIBLIOGRAFIA

- DAUMARD, Adeline (1970): *Les bourgeois de Paris au XIXe siècle*. Paris: Flammarion.
(1991): *Les bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*. Paris: Flammarion.
- DELAY, Jean (1956): *La jeunesse d'André Gide I. André Gide avant André Walter. 1869-1890*. Paris: Gallimard.
- GIDE, André (1954): *Journal 1939-1949. Souvenirs*. Tours: Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade.
- LEONARD, Émile G. (1955): *Le Protestant français*. Paris: Presses Universitaires de France.
- LEPAPE, Pierre (1997): *André Gide. Le messenger*. Mesnil-sur-l'Estrée: Seuil.
- LESTRINGANT, Frank (2011): *André Gide l'inquisiteur. Tome I*. Varese: Flammarion.
- SCHMIDT, Albert-Marie (1969): *La Littérature Symboliste*. Paris: Presses Universitaires de France.

PERFIL ACADÉMICO Y PROFESIONAL

Doctora en Filología Francesa por la Universidad de Murcia.

Profesora ayudante en el departamento de Filología Francesa, Románica, Italiana y Árabe de la Facultad de Letras, Universidad de Murcia.

Línea de investigación: literatura de finales del siglo XIX, particularmente en torno a André Gide, y autores del siglo XX como Malraux o el reciente premio Nobel: Le Clézio.

Fecha Recepción del Artículo: 24-05-2013

Fecha Aceptación del Artículo: 17-06-2013